

Québec français



Flynn et Reno
Chanson et chansonnette

Gilles Perron

Number 72, December 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58610ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

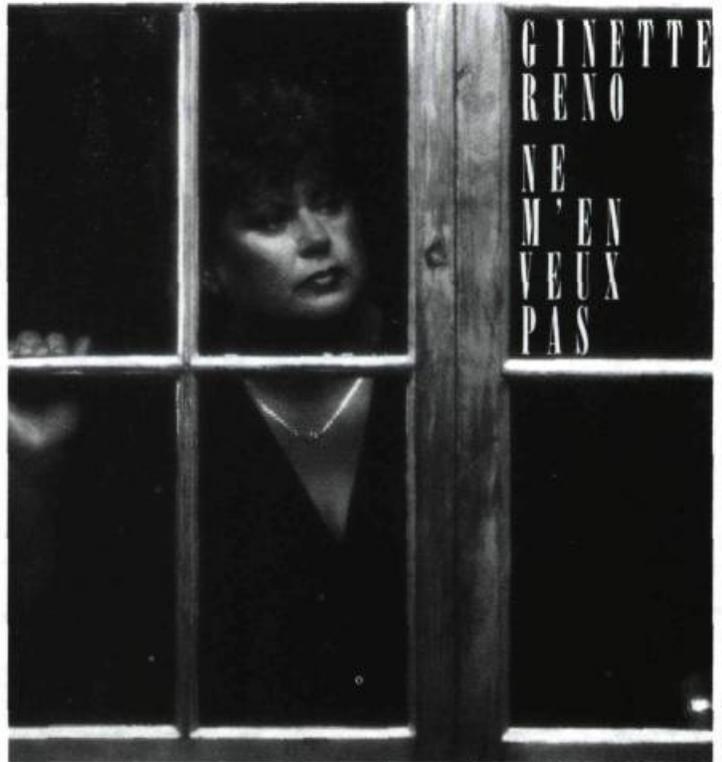
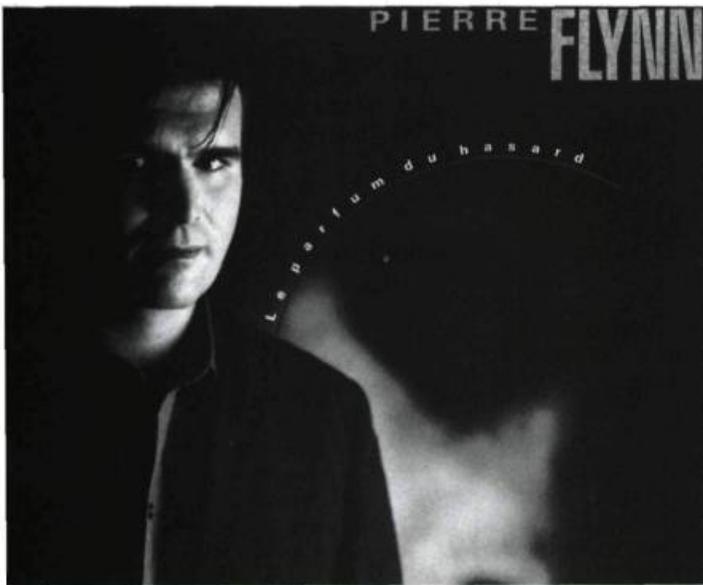
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (1988). Flynn et Reno : chanson et chansonnette. *Québec français*, (72), 85–86.

Flynn et Reno: chanson et chansonnette



Gilles Perron

Depuis quelques années, la chanson québécoise rougit beaucoup moins lorsqu'on lui demande de dévoiler ses chiffres.

Ce regain de vitalité d'un marché qu'on avait pris l'habitude de voir malade est dû en grande partie à des artistes qui renouent avec le succès après un intermède parfois difficile. Michel Rivard vend comme aux beaux jours de Beau Dommage. Serge Fiori, sans faire de bruit, a pris sa part du marché. Les deux Séguin, Richard et la « belle jumelle » Marie-Claire, ne vivent plus dans l'ombre de leur ancien succès commun. Enfin, les admirateurs d'Octobre retrouveront avec plaisir Pierre Flynn à l'écoute de son album *Le parfum du hasard* (Audiogram AD 10014), dont il sera question plus loin.

Ne m'en veux pas

Mais il y a aussi les valeurs sûres, celles qui ne seront jamais démodées, non pas pour leur qualité transcendante, mais plutôt parce qu'elles savent bien s'inscrire dans une mode populaire et « universelle » qui reste sans âge. Dans cette catégorie, je ne parlerai que de Ginette Reno qui, avec son tout dernier disque (*Ne m'en veux pas*, Melonmiel MM-509), fait le bonheur des disquaires.

Ce disque de Madame Reno ne dépare rien sa production précédente : elle reste égale à elle-même. On y retrouve la voix chaude et puissante de l'artiste qui, malheureusement, chante une fois de plus des textes d'intérêt relatif sur des musiques sans guère d'invention. Souvent, les premières notes accrochent l'oreille par certaines promesses, les premiers mots semblent mener quelque part, mais dès le refrain, tout se gâte et ce qu'on entrevoyait comme une chanson à texte se transforme par des stéréotypes tant musicaux que textuels (« Comment te dire », « Je suis la femme », « Faites-moi la cour », pour ne nommer que ces titres-là) en chansonnette.

Un fait remarquable, mais non exceptionnel : toutes les chansons ont été écrites par des hommes (dont quatre par Didier Barbelivien). Cela explique peut-être pourquoi l'artiste s'évertue à préciser qu'elle est une femme, chose fort connue. C'est donc avec un regard d'homme qu'elle chante « je suis une femme et qu'je t'aime » (« Comment te dire »). Elle dira encore : « Je suis la femme/Je suis la femme d'un seul amour » (« Je suis la femme ») ; « La prochaine fois qu'j'aurai vingt ans/Je serai femme à en mourir (« La prochaine fois qu'j'aurai vingt ans »). Il y a sur cet album un thème unique : l'amour-passion, celui qui rime et qui dure (huit chansons sur dix). Dans

« Ne m'en veux pas », c'est l'histoire d'une femme qui s'accroche à un amour mort et s'en excuse. On y retrouve le refrain le plus déplorable de tout l'album : en huit vers, on entend six fois le mot « amour », cinq fois le mot « jour » et une fois le fameux « toujours ». Cette chanson tourne bien à la radio...

Signalons cependant quelques pièces plus originales : « Je me suis trompée » laisse reconnaître Michel Legrand à l'écriture musicale : « Laisse pas tomber le vieux bluesman » est un blues aseptisé mais vocalement intéressant : enfin « Ceux qui s'en vont » aurait pu ressortir, n'eût été un emballage musical aussi navrant.

Le parfum du hasard

L'album de Pierre Flynn est d'un tout autre genre. Ce chanteur démontre qu'il écrit toujours paroles et musiques avec autant de brio. On retrouve, sur *le Parfum du hasard*, une thématique de base semblable à celle de Ginette Reno : la passion. Mais là s'arrête toute comparaison. La passion chez Pierre Flynn s'accompagne d'un désir constant, de pulsions qui poussent à agir, mais qui ont leurs limites dans le temps : « Leur passion devra s'éteindre », et « C'est alors qu'il faut/Marcher... Marcher tout seul » (« Marcher tout seul »). Il est beaucoup question sur cet album de passions qui se défont, qui disparaissent. La moitié des chansons parlent d'une femme qui serait partie et qui, de l'une à l'autre, pourrait bien être la même vue sous des éclairages différents.

Les amateurs d'Octobre apprécieront une chanson comme « Tu veux ma peau », où la voix de Flynn reprend les accents qui l'ont déjà bien servi. « Sur la route », dédiée à Jack Kerouac remis à la mode, n'est pas sans rappeler le « Je veux rouler » du dernier Octobre en 1980 (*Clandestins*, Kebec Disc KD 502). « L'ennemi », très réussie, peut être à la fois une chanson nationaliste ou une déclaration universelle sur la liberté brimée. Musicalement, notons un son moderne, dû principalement à l'utilisation de l'ordinateur pour les rythmes de batterie. Dans l'ensemble, le mariage texte/musique est fort réussi et demeure chaleureux malgré le souci de modernité.

Mais je ne peux passer sous silence un fait inquiétant : avec « Tropic town », une chanson entièrement rédigée en anglais, Pierre Flynn tombe lui aussi dans le piège qui veut que pour vivre notre condition d'américanité (« Et nous serons calmes et souverains/Comme des Américains » — « Sur la route »), il faut chanter en anglais. Et ce n'est certes pas les Marie Philippe, Belgazou et autres amateurs de la langue de l'oncle Sam qui arrangeront les choses.

CINÉMA

ALIAS
WILL JAMES



une histoire américaine

Yves Rousseau

Il est un sujet qui parcourt l'œuvre écrite et filmique de Jacques Godbout, c'est bien l'identité et la place qu'occupe l'*homo québécois* dans le continent démesuré qu'est l'Amérique. Avec Will James, il a trouvé la métaphore qui résume et prolonge sa démarche de communication, de fouilleur de mythes, d'empêcheur de tourner en rond, bref, d'artiste.

Will James, en plus d'être un cow-boy, est un artiste. Ses dessins et ses romans l'ont rendu riche et célèbre, à tel point qu'il est en partie responsable de la fascination qu'exercent encore aujourd'hui les cow-boys. Mais avant d'être tout cela, Will James était Ernest Dufault, né le 6 juin 1892 à Saint-Nazaire d'Acton, P.Q. Comment ce petit Québécois va-t-il devenir une figure mythique de l'imaginaire américain ? C'est ce que raconte et illustre Jacques Godbout dans *Alias Will James*, un sommet dans son œuvre et un des plus importants documentaires de la décennie. Pourquoi ce film dépasse-t-il l'anecdote, en elle-même fascinante, et la qualité standard des autres productions de l'Office national du

film ? Probablement parce que la thématique d'*Alias Will James* est en osmose parfaite avec les préoccupations de Godbout, mais surtout parce que la forme du film s'accorde avec la vie et l'œuvre de Will James, alias Ernest Dufault (du faux), faussaire de génie, cow-boy solitaire errant sur les plaines à la recherche de sa vérité.

Tout documentaire a un côté fictif et toute fiction a un côté documentaire, nous dit Godard. Will James et Godbout l'ont compris et le cinéaste se livre à un brassage des genres, des sources de documents, d'allers et retours entre le passé et le présent, les livres et les films, les fictions et les documentaires, les entrevues et les commentaires personnels. Pour rendre concret le récit d'une vie éclatée, écartelée, le cinéaste crée un kaléidoscope d'images, de textes et de sons. Voici comment commence *Alias Will James* : un plan des grandes chutes de *Yosemite Canyon* suivi d'un train qui traverse la prairie, un plan d'archives (noir et blanc) montrant des cow-boys au travail, une prairie contemporaine avec deux cow-boys, une musique country, qui devient hollywoodienne, se fait entendre. Une voix « off » qui dénonce un mensonge créé par le cinéma : les cow-boys sont des voleurs de